

E/1976.11.28 — André Malraux : «Quand Malraux parlait de lui-même», entretien accordé à Victor Franco, *Le Journal du dimanche* [Paris], n° 1566, 28 novembre 1976, p. 6.

André Malraux

Quand Malraux parlait de lui-même

«La mort, ma vieille et familière ennemie...

Nous ne nous sommes jamais quittés»

Il avait accordé une de ses dernières interviews à Victor Franco et disserté sur la chance, ses chats, l'histoire, le spiritisme, les romantiques et les guerres.

On n'interviewait pas Malraux, on le laissait parler. Voilà juste un an, il me donnait rendez-vous au château de Verrières. Il avait d'abord marqué une certaine hésitation à me recevoir, car le thème de l'entretien que je lui proposais – «Que nous manque-t-il pour être heureux ?» – ne semblait guère l'enthousiasmer. Dernier des romantiques, ayant davantage partagé la misère des hommes que leurs joies, comment pouvait-on lui demander de disserter sur le bonheur ? Il avait finalement consenti à cette interview, l'une des deux ou trois dernières qu'il eût accordées avant de disparaître.

«Ma chance ? Survivre...»

La recherche du bonheur nous avait fait parcourir toute l'Histoire de ce vingtième siècle, si riche en événements et en bouleversements. Je m'étais exclamé :

V. Franco — Quelle chance vous avez eue ! Témoin et acteur de la révolution chinoise, confident de Boukharine, de Gorki et de de Gaulle !

A. Malraux — Je vous dis : Chance oui, mais surtout de survivre à tout cela. Parce que, en gros, c'est un mélange bizarre. D'une part, un certain talent littéraire ou idéologique, ensuite un goût de l'action qui s'est trouvé appliqué à des manifestations spectaculaires – la métamorphose de Paris, le rétablissement de la Colonnade du Louvre, le plafond de l'Opéra, les Maisons de la culture, est-ce que je sais ? Ajoutez le fait de disposer de la parole, ce qui était le cas des grands romantiques, mais pas de leurs successeurs. Evidemment, Lamartine était un orateur. Il y a le cas de Victor Hugo, mais nous ne savons pas du tout si Victor Hugo était éloquent. Nous avons mille témoignages de l'éloquence de Lamartine, il n'y a pas un témoignage de Hugo parlant. En somme, il y a un romantisme public et un romantisme intime; évidemment, je me retrouve dans le romantisme public. Dans les chances, nous avons aussi la chance du courage physique.

V. Franco — Maître, des écrivains qui prennent des risques, vous en connaissez beaucoup ?

A. Malraux — Vous savez, au temps de la Résistance, il y a eu quand même pas mal de types qui ont pris pas mal de risques, mais cela me paraît plutôt être ce que j'appellerais une rencontre singulière. Il ne manque pas de jeunes talents, il ne manque pas non plus de gens courageux, mais généralement, ce ne sont pas les mêmes... Donc, un, le talent; deux, le goût pour l'action; trois, le courage physique; quatre, le goût de l'Histoire et le besoin de ressentir les événements comme Histoire – ceci lié au fait qu'un historien cherche à rendre intelligible l'aventure des civilisations. Qu'est-ce que l'Histoire ? Evidemment, ce n'est pas le fait d'accumuler les événements, c'est de leur donner un sens.

Prenons Shakespeare

A. Malraux — Dans mon cas, je ressens l'Histoire comme une interrogation ou une métamorphose. Pour faire une comparaison idiote, mais qui a l'avantage d'être extrêmement claire, prenons Shakespeare – je ne me prends pas pour Shakespeare, mais les gens le connaissent. L'Histoire de Shakespeare n'est pas de même nature que celle

des historiens. Prenez une page de *César* ou d'*Hamlet* ou de *Macbeth* – toutes les trois des pièces historiques – et comparez à la chronique d'Ibsen ou au texte des Latins. Vous voyez immédiatement qu'il ne s'agit pas de la même chose. Le problème n'est pas que Shakespeare avait plus de crédit, c'est que cela ne servait pas la même chose. Alors là, je crois qu'il y a un fait capital, je crois que je suis en face de l'Histoire dans l'étonnement constant, comme l'était Shakespeare sur ce qu'il choisissait. Il n'était pas étonné par n'importe quoi, mais il se mettait à être étonné par Hamlet. La chose est bien plus répandue qu'on ne le croit et c'est une des raisons de mon audience. En fait, j'aurai écrit un livre de plus de mille pages où mon rôle est sans grande importance, en tout cas secondaire, pour regarder passer mon siècle avec étonnement – le siècle de la plus profonde métamorphose de l'humanité au cours d'une vie, parce que les gens qui sont nés comme moi au début du siècle auront vu les fiacres et les cosmonautes, conscients de l'être, ce qui n'était jamais arrivé, mais incapables d'en trouver la signification. Les philosophes romains, dans une certaine mesure, ont vu mourir l'Empire, mais ils en avaient tout à fait la signification – il n'y a qu'à lire saint Augustin – c'était le christianisme, alors que nous, nous n'avons pas de civilisation de rechange.

Ses chats

Là-dessus, un chat était arrivé, s'était frotté contre la jambe de Malraux. J'avais alors remarqué :

V. Franco — Les chats jouent un grand rôle dans votre existence, n'est-ce pas ?

A. Malraux — J'avais plein de notes sur ces bêtes, mais je ne les ai pas retrouvées... Le chat se sert de ses pattes de devant comme d'un bras. Il est le seul animal – avec le singe – qui puisse attraper un bouchon; mais le singe n'est pas un animal, c'est un homme raté... Le chat est un animal bénéfique ou maléfique, mais pas neutre, et il fait partie du vocabulaire du rêve. Quand nous avons découvert les briques de la bibliothèque de Ninive, ce qui nous avait énormément intéressé dans les *Clés des Songes*, ce n'est pas du tout les interprétations qui ne valent rien de plus et de moins que les autres clés des songes, mais c'était de constater que les tas de briques vous

expliquaient tel songe. Et alors, vous vous aperceviez que le matériel du songe, à Babylone, était exactement le même que le nôtre, et que les deux cauchemars culminants étaient l'araignée et la pieuvre – dans un pays où l'on n'avait jamais vu une pieuvre. Par conséquent, il y a un vocabulaire de l'imaginaire. Eh bien, les chats font partie de ce vocabulaire. Dans toutes les clés des songes, il y a des chats.

V. Franco — Mais à vous, personnellement, qu'apportent-ils ?

A. Malraux — Evidemment, une donnée d'inconnu. A essayer de définir, c'est la même plaisanterie qu'à vouloir définir la peinture ou la poésie. C'est indéfinissable par définition. Il y a le petit animal charmant, qui devient tout de même assez mystérieux, avec les yeux qui changent, la fourrure spécialement douce, mais je ne crois pas que cela suffise. Vous connaissez Steinlen ? C'était un dessinateur tout à fait moyen, jusqu'au jour où il s'est mis à faire des dessins de chats dignes de Lautrec. Qu'un sujet puisse changer le talent d'un peintre, c'est tout à fait extraordinaire ! Il y a dans les formes de l'animal lui-même quelque chose qui déclenche chez un artiste un élément particulier.

Le surnaturel

Dans son livre *Hôtes de passage*, André Malraux s'étendait longuement sur le surnaturel et l'irrationnel, évoquant, notamment, le souvenir d'une femme-médium de ses amies. De lui-même, au cours de notre conversation, il y était revenu.

A. Malraux — Nous sommes en face de l'ensemble du paranormal, avait-il expliqué en se passant la main sur les cheveux. Cela se compose de deux choses tout à fait différentes. D'une part, des éléments contrôlables, il y a trois ans, les Soviétiques ont décidé qu'ils allaient s'occuper de la question, parce qu'ils voulaient travailler la transmission de pensée pour leurs cosmonautes. Ils ont pris un régiment et ont dit à chaque soldat : «Voici un bâton de coudrier et mettez-vous en rang (attention, là-bas, le contrôle, c'est le Guépéou, il ne s'agit pas de rigoler). Avancez. Si vous sentez quelque chose, arrêtez-vous.» Le régiment a parcouru cinq kilomètres. Au bout, il y avait une rivière souterraine. Un tiers des gens sont sourciers... Dans cette histoire russe, il y a

donc des choses qui jusqu'ici semblaient singulières, mais que l'on pouvait étudier au même titre que le manuel d'infanterie.

D'autre part, il y a une chose qui n'est pas contrôlable, – et l'on arrive au monde des médiums, mis en évidence au XIX^e siècle autour du spiritisme. Les spiritistes étaient des gens qui, à cause de l'époque, avaient la manie de la science. Or, nous ne pouvons absolument rien découvrir de sérieux par la recherche scientifique, puisque dans le spiritisme, ce qui est sérieux est l'aléatoire : vous ne pouvez pas recommencer une séance sur commande. Tous les grands médiums du XIX^e siècle ont déclaré qu'ils ne contrôlaient pas leur don. Cela nous fait entrer dans un domaine où nous nous sentons à l'aise, mais que nous oublions tout le temps : celui de l'art. Victor Hugo a dit : «C'est bien moi qui ai écrit *Olympio*. Je ne l'écris pas tous les matins...» Je crois qu'il faut que la pensée, la vraie, arrive à donner une forme à l'aléatoire. Actuellement, nos formes de pensée n'ont pas de prise sur l'aléatoire... Malheureusement, jusqu'ici, nous mélangeons des faits qui sont absolument incontestables avec des actes commis par des plaisantins ou des farceurs.

V. Franco — Le médium dont vous parlez dans votre livre en était peut-être un ?

A. Malraux — Supposons que ce médium ait été un farceur. Il aurait d'abord fallu qu'il ait du génie. Il n'est pas donné à tout le monde de reconnaître l'uniforme de la cavalerie parthe – même s'il est confondu avec le pantalon des zouaves. Savoir qu'Alexandre n'avait pas les yeux de la même couleur, pour un simple médium, c'est beaucoup.

V. Franco — Donc vous y croyez ?

A. Malraux — Certains phénomènes sont importants.

La Résistance et la guerre

Je lui avais demandé à un certain moment :

V. Franco — Maître, si l'on repassait en revue les grandes étapes de votre vie – Chine, Espagne, Résistance, de Gaulle – qu'auriez-vous envie de refaire ou de recommencer ?

A. Malraux — On ne refait pas. Supposez que vous refaites, vous transformez une réalité en théâtre. Qu'est-ce que je fais actuellement ? J'écris. Imaginez que j'aie la chance de pouvoir faire autre chose que d'écrire, je ne redeviendrais certainement pas ministre des Affaires culturelles et je ne renettoierais pas Paris.

V. Franco — Qu'avec-vous fait de plus important ? Nettoyer Paris ?

A. Malraux — C'est moi qui ai fait le nettoyage de Paris mais cela aurait pu être un autre. Ce n'était pas Einstein, découvrant la relativité... Après tout, ce qu'on a fait semble toujours relativement faisable, puisqu'on l'a déjà réalisé. Alors, à votre question «Ce que j'ai fait de plus important ?», je suis obligé de répondre : «Par rapport à quoi ?...» Et puis, en y réfléchissant, je me dis qu'il y a dans ma vie un élément qui peut tout de même faire figure de valeur générale, c'est l'élément de fraternité. Alors, dans ce cas-là, je dirai sans hésiter : «La Résistance et la guerre de 45».

V. Franco — Effectivement, chez vous, dans tous vos livres la fraternité apparaît comme une constante.

A. Malraux — Je crois que c'est la fraternité de tous les gens qui se trouvent en rapport avec le combat... Et puis, il m'est arrivé une chose assez curieuse, c'est que je suis un homme du XX^e siècle qui a eu la chance d'agir avec les avantages du XIX^e siècle. Par exemple, je n'ai jamais commandé qu'à des volontaires. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que si j'avais été un colonel d'active, notre conversation ne serait pas la même.

V. Franco — Pourquoi ?

A. Malraux — Parce que la fraternité d'un colonel de métier avec son régiment, c'est une vaste blague, tandis que le lien des volontariats est réel, puissant.

V. Franco — Et la mort, Maître, la mort... ?

André Malraux avait avalé une gorgée de thé et s'était jeté en arrière, dans son fauteuil, avant de répondre, plus comme un enchaînement que comme une réponse à mon début de question.

A. Malraux — La mort, oui, ma vieille et familière ennemie... Je n'ignore aucun des liens mystérieux qui m'unissent à elle. Nous ne nous sommes jamais quittés...

V. Franco — soit qu'elle vous poursuivait, soit que vous alliez la chercher, à travers révolution et guerres, n'est-ce pas, Maître ?

A. Malraux — Et finalement, c'est toujours elle qui l'emporte.